

texte qu'il trahissait l'alliance et qu'il allait souscrire une paix séparée...

* * *

Nicolas était marqué du signe de la fatalité. Quelles que fussent ses aptitudes de chef de gouvernement, l'impossible pour lui était de gouverner. L'histoire avait poussé ce dernier empereur dans une impasse. Cela, il l'avait deviné ou, tout au moins, pressenti; son appréhension était devenue vision. S'il fallait définir son règne, je dirai qu'il fut une fuite devant le Destin. Peut-être trouverait-on là la raison des contrastes, des incohérences, des zigzags d'une politique toujours traquée. Il cherchait son refuge dans l'intimité du foyer: où l'eût-il trouvé?

La mort de Nicolas II est à peine l'exhalaison d'un souffle dans la tempête de la révolution. Les hommes qui se penchent sur cet océan de maux n'en voient pas le fond. En général, on préfère, comme lui, détourner les regards, se résigner, attendre, s'en remettre à l'inconnu, et c'est peut-être le plus sage.

La véritable énigme, le nœud gordien que Nicolas n'était de taille ni à dénouer ni à trancher, c'est l'emmêlement inextricable entre les aspirations de l'"intelligence" russe et les instincts populaires. Et ce discord, la révolution, au lieu de le débrouiller, l'a fait apparaître dans son impossible complexité.

Les vieux partis slavophiles avaient cru à une mission providentielle de la race ou de la nationalité russe. Seul peuple jeune parmi les autres peuples européens, l'avenir lui appartenait. Il reconstituerait l'Europe d'après ses propres principes, l'orthodoxie et la propriété communale. Il était le peuple "Messie", ayant une prédestination historique universelle. En remplissant son rôle "cuturo-historique", la Russie présiderait à l'avènement, dans les affaires humaines, de l'inspiration et du sentiment. Constantinople capitale serait La Mecque slave des temps futurs.

Ce sont ces idées et d'autres analogues, fomentées et manipulées dans les sous-sols, qui, finalement, ont fait sauter l'édifice bureaucratique fondé par Pierre le Grand. Nicolas II, comme ses détracteurs, est enseveli sous les ruines. Cependant, le peuple que la foi slave transfigurait ainsi restait bien loin du rêve, embourbé dans son sillon!

Maintenant, les reconstructeurs se présentent en foule. L'Allemagne au premier rang. On sait que sa main est lourde et ses devis chers. Mais la Russie n'en est pas à sa première erreur. On pousse les puissances occidentales à se présenter, mais elles sont si loin! Et puis, elles savent si peu et se sont laissés tromper si souvent!

Pour reprendre l'édifice à pied d'œuvre avec force, désintéressement et mesure, il faudrait, d'abord, connaître les points de contact entre les aspirations et les sentiments du peuple et ceux de l'"intelligence", puis les combiner pour en produire une force unique. La difficulté est là. Si l'on déterminait cette force, la règle serait de s'appuyer sur elle et sur elle uniquement. Se

méfier des improvisateurs brillants (ils abondent en Russie), des mécontents (ils surabondent dans toutes les crises), des souffleurs de baines et de rancunes (on les a vus à l'œuvre!). En un mot, il faudrait étudier, penser, réfléchir avant de se mettre au travail, et puis aller droit devant soi et suivre une ligne nettement tracée...

C'est ce qui nous manque peut-être. En tout cas, c'est ce qui a manqué à Nicolas II; il ne savait que sentir et subir. Si l'on s'en rapporte à la dernière lettre de lui, récemment publiée, la catastrophe, qui ne l'avait pas surpris, ne l'avait pas changé. Il est resté triste, résigné, fataliste... Russe jusqu'à la fin.

G. HANOTAUX,

de l'Académie française.

En agissant avec emportement, nous dévoilons notre faiblesse à l'enfant, et nous lui donnons l'avantage sur nous.

R. P. WEISS.

Des chevaux attelés trop jeunes sont des bêtes perdues; des oiseaux qui chantent trop tôt, le chat les prend.

R. P. WEISS.



Pan-Germany!—Du Kystonder (Londres).